



Comment Ysengrin eut envie de se convertir, et comme il fut ordonné moine de l'abbaye de Tyron

LITTÉRATURE FRANÇAISE I

Mariaisabel Negrón Torres
Ada Vasic
David Sierra Ruiz
Miguel Ángel Gámez Hernández

TEXTE MIS EN ÉTUDE

Huitième aventure :

Où l'on voit comment Ysengrin eut envie de se convertir, et comme il fut ordonné moine de l'abbaye de Tyron.

Pendant que Renart est ainsi festoyé dans Maupertuis, que la sage Hermeline (car la dame a jugé convenable d'abandonner son premier nom de Richeut, pour en prendre un autre plus doux et plus seigneurial), qu'Hermeline lui frotte et rafraîchit les jambes, que ses enfants écorchent les anguilles, les taillent, les étendent sur des tablettes de coudrier, et les posent doucement sur la braise, voilà qu'on entend frapper à la porte. C'est monseigneur Ysengrin, lequel, ayant chassé tout le jour sans rien prendre, était venu d'aventure s'asseoir devant le château de Maupertuis. Bientôt la fumée qui s'échappait u haut des toits frappe son attention, et profitant d'une petite ouverture entre les ais de la porte, il croit voir les deux fils de la maison occupés à retourner de belles côtelettes sur les charbons ardents. Quel spectacle pour un loup mourant de faim et de froid ! Mais il savait le naturel de son compère aussi peu généreux que le sien ; et la porte étant fermée, il demeura quelque temps à lécher ses barbes, en étouffant ses cris de convoitise. Puis il grimpe à la hauteur d'une fenêtre, et ce qu'il y voit confirme ses premières découvertes. Maintenant, comment pénétrer dans ce lieu des délices ? comment décider Renart à défermer la porte ? Il s'accroupit, se relève, tourne et retourne, bâille à se démettre la mâchoire, regarde encore, essaie de fermer les yeux ; mais les yeux reviennent d'eux-mêmes plonger dans la salle qui lui est interdite : « Voyons pourtant, dit-il, essayons de l'émouvoir : Eh ! compère ! beau neveu Renart ! Je vous apporte bonnes nouvelles ! J'ai hâte de vous le dire. Ouvre-moi. »

Renart reconnut aisément la voix de son oncle, et n'en fut que mieux résolu de faire la sourde oreille. « Ouvrez donc, beau sire ! disait Ysengrin. Ne voulez-vous pas prendre votre part du bonheur commun ? » A la fin, Renart, qui avait son idée, prit le parti de répondre au visiteur.

« Qui êtes-vous, là-haut ?

— Je suis moi.

— Qui vous ?

- Votre compère.
- Ah ! je vous prenais pour un larron.
- Quelle méprise ! c'est moi : ouvrez.
- Attendez au moins que les frères soient levés de table.
- Les frères ? il y a des moines chez vous ?
- Assurément, ou plutôt de vrais chanoines ; ceux de l'abbaye de Tyron, enfants de saint Benoît, qui m'ont fait la grâce de me recevoir dans leur ordre.
- Nomenidam ! alors, vous m'hébergerez aujourd'hui, n'est-ce pas ? et vous me donnerez quelque chose à manger ?
- De tout notre cœur. Mais d'abord répondez. Venez-vous ici en mendiant ?
- Non ; je viens savoir de vos nouvelles. Ouvrez-moi.
- Vous demandez une chose impossible.
- Comment cela ?
- Vous n'êtes pas en état.
- Je suis en état de grand appétit. N'est-ce pas de la viande que je vous vois préparer ?
- Ah ! bel oncle ! vous nous faites injure. Vous savez bien qu'en religion on fait vœu de renoncer à toute œuvre de chair ?
- Et que mangent-ils donc, vos moines ? des fromages mous ?
- Non pas précisément ; mais de gros et gras poissons. Notre père saint Benoît recommande même de choisir toujours les meilleures.
- Voilà du nouveau pour moi. Mais enfin cela ne doit pas vous empêcher de m'ouvrir et de m'accorder gîte pour cette nuit.
- Je le voudrais bien ; par malheur, il faut, pour entrer être ordonné moine ou ermite. Vous ne l'êtes pas ; bon soir ! passez votre chemin.
- Ah ! voilà de méchants moines ; je ne les reconnais pas à leur charité : mais j'entrerai malgré vous. Non ! la porte est trop forte, et la fenêtre est barrée. Compère Renart, vous avez parlé de poisson, je ne connais pas cette viande. Est-elle bonne ? Pourrais-je en avoir un seul morceau, simplement pour en goûter ?
- Très volontiers et bénie soit notre pêche aux anguilles, si vous en voulez bien manger. »

Il prend alors sur la braise deux tronçons parfaitement grillés, mange le premier et porte l'autre à son compère. « Tenez, bel oncle, approchez ; nos frères vous envoient cela, dans l'espoir que vous serez bientôt des nôtres.

- J'y penserai, cela pourra bien être ; mais pour Dieu ! donnez, en attendant.
- Voici. Eh bien, que vous semble ?
- Mais c'est le meilleur manger du monde. Quel gout, quelle saveur ! je me sens bien près de ma conversion. Ne pourriez-vous m'en donner un second morceau ?
- Par nos bottes ! si vous voulez être moine, vous serez bientôt mon supérieur ; car, je n'en doute pas, avant la Pentecôte, nos frères s'entendront pour vous élire abbé.
- Se pourrait-il ? oh ! non, vous raillez.
- Non vraiment ; par mon chef ! vous feriez le plus beau rendu du monde, et quand vous aurez passé les draps noirs sur votre pelisse grise...
- Alors, vous me donnerez autant de poisson que je voudrai ?
- Tant que vous voudrez.
- Cela me décide ; faites-moi rogner tout de suite.
- Non pas seulement rogner, mais raser.
- Raser ? Je ne croyais pas qu'on exigeât cela. Qu'on me rase donc !
- Il faut attendre que l'eau soit un peu chaude ; la couronne n'en sera que plus belle. Allons ! elle est à peu près comme il faut ; ni trop froide ni bouillante. Baissez-vous seulement un peu et passez votre tête par le pertuis que j'ouvre maintenant. »

Ysengrin fait ce qu'on lui dit ; il allonge l'échine, avance la tête, et Renart aussitôt renverse le pot et l'inonde d'eau bouillante. « Ah ! s'écrie le pauvre Ysengrin, je suis perdu ! je suis mort ! au diable la tonsure ! vous la faites trop grande. » Renart, qui riait sous cape : « Non, compère, on la porte ainsi ; elle est tout au plus de la largeur voulue. — Cela n'est pas possible. — Je vous le proteste, et j'ajoute que la règle de convent demande que vous passiez dehors la première nuit en pieuses veilles. — Si j'avais su tout cela, dit Ysengrin, et surtout comment on rasait les moines, au diable si l'envie m'eut pris de le devenir ! mais il est trop tard pour s'en dédire. Au moins, me servira-t-on des anguilles ? — Une journée, dit Renart, est bientôt passée ; d'ailleurs je vais vous rejoindre pour vous la faire trouver moins longue. » Cela dit, il sortit par une porte secrète connue de lui seul, et arriva près d'Ysengrin.

Tout en parlant de la vie douce et édifiante des moines, il conduisit le nouveau rendu sur le bord d'un vivier, où lui arriva l'aventure que nous allons vous raconter.

.....

Nous sommes devant une branche du *Roman de Renart*, un texte classique parmi les premiers textes écrits en *langue romane* qui appartient à la littérature satirique du Moyen-Âge. Il a été écrit en octosyllabes à rimes plates, entre les siècles XII et XIII. Cette branche est attribuée à Pierre de Saint-Cloud, car elle se trouve entre les plus anciennes (vers 1174). Cette branche raconte pourquoi Ysengrin veut être ordonné moine de l'abbaye de Tyron.

Lors de cette étude nous nous interrogerons de quelle manière, les récits dénonçant les problèmes sociétaux du Moyen-Âge étaient divulgués pour éviter la censure ?

Tout d'abord, nous observerons comment l'écrivain provoque des émotions chez les lecteurs en personnifiant les animaux. Ensuite, nous analyserons comment les personnages illustrent le manque de nourriture par rapport à leur statut social. Enfin, nous mettrons en évidence la critique des inégalités existantes entre l'Église et le peuple ainsi comment, la mimésis de l'époque est reflétée dans l'œuvre.

Pour commencer l'analyse de cette branche il est nécessaire de mentionner que la plus part des personnages du *Roman de Renart* sont des animaux.

« Les contes du *premier recueil* n'ont d'autre objet que de nous amuser par les aventures de leurs héros et l'assimilation des bêtes aux hommes. La peinture du monde humain qui résulte de cette transposition des bêtes aux hommes. La peinture du monde humain qui résulte de cette transposition est *malicieuse, humoristique*, sans tomber dans la protestation ni la révolte ».
(Michard, 1963)

Dans le texte que nous analysons apparaissent : Renart, Hermeline et ses enfants qui sont des goupils, et Ysengrin qui est un loup. Peut-être qu'à une époque où il existait la censure, **ce serait** plus facile de ridiculiser des animaux qu'à certains groupes sociaux, surtout quand il s'agissait de personnes qui appartenaient à la noblesse. De plus, en utilisant la figure littéraire de la personnification, les personnages sont regardés plus

tendrement. Dès qu'on commence le texte, on apprécie les nuances que l'écrivain lui donne au cocon familial avec Renart en chef de famille soigné par le reste,

« Hermeline lui frotte et rafraîchit les jambes, que ses enfants écorchent les anguilles, les taillent, les étendent sur des tablettes de coudrier, et les posent doucement sur la braise »

C'est la manière **qui a** l'auteur d'accrocher **au** lecteur qui se sent identifié avec Renart vainqueur, qui a réussi à emporter de la nourriture à sa demeure. Pourtant, quand il parle d'Ysengrin, ses attributs ne sont pas aussi humains que ceux de Renart, « *monseigneur Ysengrin, lequel, ayant chassé tout le jour sans rien prendre, était venu d'aventure s'asseoir devant le château de Maupertuis* », c'est vrai qu'en lui attribuant le mot « *monseigneur* », on apprécie plutôt une personne qu'un animal, en plus « *monseigneur* » attribuée à Ysengrin, par rapport à Renart, un statut plus élevé, mais dans cette branche, l'auteur a voulu donner une toute petite nuance d'animal à Ysengrin pour mettre Renart du côté des lecteurs, car ensuite il écrit, « *quel spectacle pour un **loup** mourant de faim et de froid* », c'est ainsi qu'on a d'un côté une famille dans son manoir et de l'autre côté un loup affamé qui,

« grimpe à la hauteur d'une fenêtre, et ce qu'il voit y confirme ses premières découvertes. Maintenant, comment pénétrer dans ce lieu de délices ? ».

Après avoir lu cet extrait, il est incontestable que la plupart des lecteurs se mettraient du côté de Renart et ce qui est le plus important, le regard sur les animaux serait la vision qui est donnée aux personnes plutôt qu'aux animaux « *Tout l'art consiste à parodier la comédie humaine sans jamais nous laisser oublier qu'il s'agit d'animaux* » (Michard, 1963). Chaque petite partie du texte forme un tout et l'écrivain tisse petit à petit l'ambiance pour que le public se sente attiré pour l'histoire à la fois qu'il regarde aux animaux comment de personnes : « *qu'Hermeline lui frotte et rafraîchit les jambes* », ici, l'auteur donne des attributs humains à un goupil, un goupil ne frotte ni rafraîchit les jambes de son copain, cette façon d'agir est plus typique des humains. « *ses enfants écorchent les anguilles, les taillent, les étendent sur des tablettes de coudrier, et les posent doucement sur la braise* », à nouveau nous observons le comportement humain chez les goupils, les animaux, quand il vont manger ne consacrent aussi de temps aux préparatifs, simplement, ils mangent et ne préparent pas d'aliments pour aucun autre animal, même

s'il s'agit de son père. Tout de suite, il y a un autre extrait où les chiots de goupil sont observés comment de personnes, « *il croit voir les deux fils de la maison occupés à retourner de belles côtelettes sur les charbons ardents* ». En plus la personnification des animaux est mise en scène en leur attribuant des sentiments humains : « *Mais il savait le naturel de son compère aussi généreux que le sien* », « *Voyons pourtant, dit-il, essayons de l'émouvoir* », « *et n'en fut que mieux résolu de faire la sourde oreille* », « *A la fin, Renart, qui avait son idée...* », « *je me sens bien près de ma conversion* », « *oh ! non, vous raillez* », « *Renart, qui riait sous cape* », dans ces extraits, nous observons des choses comment ; être généreux, émouvoir quelqu'un, faire la sourde oreille, avoir son idée et rire sous cape. Toutes ces manières d'agir correspondent à des comportements humains et c'est ainsi que l'écrivain transforme cette comédie en un récit où les animaux accentuent leur personnification au point de perdre leurs propres caractéristiques pour adopter presque complètement la psychologie humaine.

Il est évident qu'à l'époque, un des fléaux qui touchait le plus les citoyens, était la famine. Nous pouvons observer que le texte fait référence plusieurs fois au champ lexical de l'alimentation (anguilles, tablettes de coudrier, la braise, la fumée qui s'échappait, belle côtelettes sur les charbons, mourant de faim, lécher ses barbes, manger, de la viande, fromages mous, gras poissons, un morceau, en goûter, tronçons grillés, gout, saveur, un vivier), de plus, on observe que l'écrivain utilise la figure littéraire de l'hyperbole pour démontrer que le loup est affamé, « *quel spectacle pour un loup mourant de faim* », il est évident que le loup ne meurt pas réellement de faim, même si à l'époque beaucoup mourraient de faim. Par ailleurs, quand nous lisons, « *bâille à se démettre la mâchoire* », il nous vient l'image d'un loup qui a très faim, mais, personne est capable de se démettre la mâchoire en bâillant. C'est ainsi que l'auteur nous transmet à travers l'hyperbole la faim du loup. De la même manière, l'auteur utilise l'hyperbole pour insister sur l'image des aliments qui sont appétissants, « *...belles côtelettes sur les charbons ardents, gros et gras poissons, deux tronçons parfaitement grillés, le meilleur manger du monde* », et le soin avec lequel ils sont préparés « *les posent doucement sur la braise* », de la même manière, l'écrivain transmet aux lecteurs en exagèrent la saveur des aliments à travers des signes d'exclamations « *Mais c'est le meilleur manger du monde. Quel gout, quelle saveur !* » le lecteur en est alléché de même que le loup ! Donc, on a un loup affamé qui est disposé à tout pour entrer dans la maison de Renart où on suppose, il y a d'aliments

appétissants. Étant donné qu'à l'époque ce n'était pas facile de trouver à manger, il fallait que Renart défende ses biens. D'abord, on peut lire qu'il se trouve dans son château de Maupertuis. Ce qui fait supposer que n'est pas facile entrer, ensuite, on confirme nos suppositions avec les paroles de Ysengrin : « *mais j'entrerais malgré vous. Non ! la porte est trop forte, et la fenêtre est barrée.* ». Étant donné que n'est pas facile entrer par la force, il faut qu'Ysengrin trouve la manière d'entrer en convaincant son compère, car il sait bien que Renart n'est pas disposé à partager, « *Mais il savait le naturel de son compère aussi peu généreux que le sien* ». D'abord il a l'eau à la bouche et en plus il est enragé car il n'était pas coutume que Renart aurait plus que lui, « *et la porte étant fermée, il demeura quelque temps à lécher ses barbes, en étouffant ses cris de convoitise* », cette image du loup enragé fait rire au public, car il est ridicule de lui voir éperdu :

« Puis il grimpe à la hauteur d'une fenêtre, et ce qu'il y voit confirme ses premières découvertes. Maintenant, comment pénétrer dans ce lieu de délices ? comment décider Renart à défermer sa porte ? Il s'accroupit, se relève, tourne et retourne, bâille à se démettre la mâchoire, regarde encore, essaie de fermer les yeux ; mais les yeux reviennent d'eux-mêmes plonger dans la salle qui lui est interdite »

C'est clair, il y a de la nourriture et à nouveau l'image du loup désespéré amuse le public, de plus, l'auteur lui décrit en évitant le regard sur les anguilles, ce qui est plus drôle. C'est la manière d'attirer l'attention du public de l'auteur à la fois qu'il s'amuse. En plus, l'écrivain dénonce la famine qu'existait à l'époque. Si nous nous souvenons d'une autre branche, celle des jambons, on peut déduire que Renart ne partagera pas les anguilles avec quiconque, puisque avoir des aliments à l'époque était difficile et il fallait les défendre bec et ongles. Tandis qu'Ysengrin était naïf de nature, Renart était bien rusé et c'est pour cela qu'au lieu de se résister par la force il utilise la ruse pour éviter qu'Ysengrin mange ses anguilles. D'un côté nous observons à Renart, l'universel trompeur, de l'autre à Ysengrin aussi stupide que vigoureux. C'est pour cela qu'il recourt, par la ruse, au rôle social qu'avait l'église pour éviter qu'Ysengrin mange ses anguilles. Une lutte de ruse entre Renart d'une part pour conserver ses vivres et d'autre part, Ysengrin pour pouvoir assouvir sa faim.

Même si Renart n'avait pas l'intention de laisser entrer Ysengrin, il finit par trouver un plan et ainsi empêcher son compère d'utiliser la force, « A la fin, Renart, qui

avait son idée, prit le parti de répondre au visiteur ». Son plan consistait en faire croire Ysengrin que n'était pas son famille qui mangeaient sinon les moines, dû au rôle social du clergé:

« —Quelle méprise ! c'est moi : ouvrez.

—Attendez au moins que les frères soient levés de table.

—Les frères ? il y a des moines chez vous ?

—Assurément, ou plutôt de vrais chanoines ; ceux de l'abbaye de Tyron, enfants de saint Benoît, qui m'ont fait la grâce de me recevoir dans leur ordre. »

C'est comme ça que Renart a réussi à dévier l'attention d'Ysengrin, maintenant il ne lui reste que le garder loin de la nourriture, et pour réussir il décide de lui donner un morceau et lui convaincre que s'il est ordonné moine il mangera à sa faim :

« —Mais enfin cela ne doit pas vous empêcher de m'ouvrir et de m'accorder gîte pour cette nuit.

—Je le voudrais bien : par malheur, il faut, pour entrer, être ordonné moine ou ermite. Vous ne l'êtes pas ; bon soir ! passez votre chemin...

...Il prend alors sur la braise deux tronçons parfaitement grillés, mange le premier et porte l'autre à son compère. -Tenez, bel oncle, approchez ; nos frères vous envoient cela, dans l'espoir que vous serez bientôt des nôtres. »

Nous pouvons confirmer qu'à l'époque, la plus part de personnes qui voulaient être ordonnés n'avaient pas croyances religieuses sinon envie de manger: « Alors, vous me donnerez autant de poisson que je voudrai ? -Tant que vous voudrez. »

C'est-à-dire, nous pouvons interpréter que la vision du monastère n'est pas austère. Par exemple, Ysengrin ne doute pas que le « lieu de délices » peut être un banquet pour les moines comme Renart lui dit, pourtant c'était normal ça. C'est pourquoi l'auteur le critique. En plus, une autre raison que Renart donne à Ysengrin pour appartenir à l'ordre, est qu'il ne sera pas seulement ordonné mais qu'il aura un poste au-dessus de lui:

« —Par nos bottes ! si vous voulez être moine, vous serez bientôt mon supérieur ; car, je n'en doute pas, avant la Pentecôte, nos frères s'entendront pour vous élire abbé. »

Nous confirmons qu'il veut aussi être puissant (une autre critique: à l'avarice et à la corruption dans la décision de se convertir). À l'époque, il était habituel que les hommes

soient ordonnés pour obtenir puissance sur les autres contrairement aux règles figées des ordres religieux.

Nous pouvons interpréter qu'une autre raison de Renart pour introduire le thème des moines c'est parce que même si les monastères ont des aliments en abondance (selon Renart, Ysengrin pourrait manger du poisson, « Tant que vous voudrez », après qu'il s'ordonne), même si les moines peuvent manger jusqu'à se rassasier, les citoyens souffraient de la famine lorsqu'ils n'appartenaient pas à un ordre. Par ailleurs, Renart dit à Ysengrin « Je le voudrais bien ; par malheur, il faut, pour entrer être ordonné moine ou ermite. Vous ne l'êtes pas ; bon soir ! passez votre chemin. ». Ici, l'auteur critique que l'église n'aide pas les pauvres (en représentation d'Ysengrin: « Quel spectacle pour un loup mourant de faim et de froid ! »).

Quant à la gourmandise du monastère, l'auteur met en évidence avec les hyperboles ~~qui utilise et démontrent~~ l'abondance. Bien que, « en religion on fait vœu de renoncer à toute œuvre de chair », ils ne font pas de grandiose et difficile sacrifice:

« —Et que mangent-ils donc, vos moines ? des fromages mous ? —
Non pas précisément ; mais de gros et gras poissons. Notre père saint Benoît
recommande même de choisir toujours les meilleures. ».

Alors, le sens du sacrifice se perd: « Très volontiers et bénie soit notre pêche aux anguilles, si vous en voulez bien manger. », confirmé par Ysengrin « Mais c'est le meilleur manger du monde. Quel goût, quelle saveur ! je me sens bien près de ma conversion. ». C'est comme ça qu'Ysengrin va consentir à Renart lui faire la tonsure. La parodie des mœurs sociales fait que le public rigole avec l'œuvre, en plus, pour finir le rusé Renart sera cruel. Il est l'antihéros qui finit toujours par jouer un tour aux autres. Cette fois-ci, il versera sur le crâne d'Ysengrin une pleine marmite d'eau bouillante :

« —Il faut attendre que l'eau soit un peu chaude ; la couronne n'en sera que plus belle. Allons !... ..Ysengrin fait ce qu'on lui dit ; il allonge l'échine, avance la tête, et Renard aussitôt renverse le pot et l'inonde d'eau bouillante. « Ah ! s'écrie le pauvre Ysengrin, je suis perdu ! je suis mort ! au diable la tonsure ! vous la faites trop grande. »

Une fois de plus, le public éclate de rire devant l'image d'un loup vilipendé. N'oublions pas qu'à l'époque, il existait la censure et quand on racontait des histoires il fallait faire

attention pour ne pas finir devant un tribunal. Les branches du *Roman de Renart* évitent la censure à travers la satire de la noblesse, des paysans et du clergé, en s'appuyant dans le comique où « *Le caractère de Renard devient symbolique : il représente la ruse et l'hypocrisie triomphantes.* » (Michard, 1963)

« ...ses mœurs et les conditions sociales se dressent devant notre imagination. Le Roman de Renard nous attache surtout par cet art de conter avec vie, par cette observation précise de la campagne et des mœurs villageoises, par cette caricature humoristique des hommes et de la société contemporaine. » (Michard, 1963)

C'était l'époque où une nouvelle classe sociale éclatait « *La bourgeoisie* » auparavant, seulement ceux qui appartenaient à la cours avaient une chance de faire fortune. Cependant, grâce à l'échange de biens provenant d'autres parties du monde, par exemple de l'Asie, certains citoyens ont commencé à vivre dans l'enceinte du bourg. Et avec ce changement social a commencé la critique burlesque des plus aisés, critique qui devait être discrète et subtile, en tenant compte également du fait que les œuvres ont été écrites à l'origine par des personnes appartenant au clergé.

Il est incontestable que les récits comme *Le Roman de Renart* transmettaient des messages moraux aux citoyens tout en les faisant rire dans une époque où il y avait des moments trop difficiles pour les moins fortunés. Au long de l'œuvre on a pu apprécier la maîtrise de l'écriture car, l'auteur a utilisé des arguments de valeur et arguments ad hominem qui ont été choisis en fonction de la personnalité du destinataire. Et tout bien pesé, nous nous demandons, la personnification des animaux a-t-elle permis de contourner la censure et ainsi dénoncer les problèmes sociétaux de l'époque médiévale ? Les représentations des fléaux comme la famine ou les abus de l'église faisaient-elles que le public aurait aimé plus l'œuvre ? Bref, tout au long de notre analyse, nous avons essayé de mettre en évidence la personnification des animaux ainsi comme l'utilisation de l'ordre de Tyron en représentation d'un part de l'église qui préférerait de manger à sa faim que d'aider aux moins aisés car, l'ordination d'Ysengrin en tant que moine était offerte comme un leurre à la famine. Tout cela traité de manière parodique et moqueuse. Tous ces aspects étaient également traités à cette époque-là à travers des « *Fabliaux* » dans lesquels la

seule différence était que leurs personnages n'étaient pas des animaux mais des personnes. Toutes ces données reflètent une époque où il n'y avait pas d'égalité sociale, où l'extrême pauvreté existait, et où ces problèmes ne pouvaient être dénoncés qu'à travers la satire.

Bibliographie

Anonyme. (1977). *Le roman de Renart I*. Paris: Éditions Gallimard.

Lagarde, A. & Michard, L. (1963). *Moyen Âge. Les grands auteurs français du programme*. Paris: Bordas.